

MATHIEU, JOCELYNE (dir.). *De l'oral à l'écrit, de l'objet à l'image. Expressions de la reconnaissance dans les francophonies nord-américaines*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Culture française d'Amérique », 2024, 350 p. ISBN 978-2-7663-0283-3

Benoit Vaillancourt

Volume 23, 2025

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1121746ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1121746ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, B. (2025). Compte rendu de [MATHIEU, JOCELYNE (dir.). *De l'oral à l'écrit, de l'objet à l'image. Expressions de la reconnaissance dans les francophonies nord-américaines*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Culture française d'Amérique », 2024, 350 p. ISBN 978-2-7663-0283-3]. *Rabaska*, 23, 321–324. <https://doi.org/10.7202/1121746ar>

d'une centaine de francophones dans la région, en 1997 (p. 213). C'est l'auteur qui dit, sur une même page, que la communauté de Chezzetcook avait été exclue des communautés accueillantes lors du Congrès mondial des Acadiens en 2004, mais que les résidants ont organisé eux-mêmes une célébration de quatre jours afin de célébrer leur identité historique (p. 214). Il note aussi qu'une délégation de 100 Acadiennes et Acadiens du Nouveau-Brunswick s'est opposée à cette décision en choisissant délibérément de visiter Chezzetcook lors de leurs pérégrinations culturelles « La Caravane terre et mer » (p. 214). Nous comprenons que Ronald Labelle n'était pas seul à observer le déclin. De plus, nous apprécions l'effet qu'a eu la publication de son livre, en 1995, sur les efforts de revitalisation culturelle de Chezzetcook. Nous trouvons dommage, cependant, l'absence d'une autoréflexion plus profonde sur la question, surtout que l'auteur lui-même rapporte des preuves du contre-courant à ce déclin. Potentiellement influencé par le discours de l'époque, partagé par les habitants de Chezzetcook et d'ailleurs, Ronald Labelle n'a pas fait assez de place dans son analyse à ces signes d'espoir, ni dans son travail en 1995 ni dans cette réédition.

Cela dit, si l'auteur évoquait en 1995 le recul de la population acadienne de Chezzetcook, la possibilité d'aborder à nouveau le sujet trois décennies plus tard lui permet d'observer une renaissance culturelle chez les Acadiens et Acadiennes de cette région. Au-delà de son intérêt historique et folklorique, c'est l'étude de son évolution au fil du temps qui confère à cet ouvrage son importance. Dès lors, on peut se servir du texte comme guide pour comprendre divers phénomènes humains complexes. Nous notons, par exemple, l'étude de tendances contradictoires (assimilation/résilience culturelle ; homogénéisation/hétérogénéisation ; mondialisation/régionalisation) ; l'avantage de créer et soutenir des institutions à son image, comme les écoles et les centres culturels ; la plus-value du réseautage et de la diaspora acadienne. *Chezzetcook : an Acadian Stronghold* est une belle contribution à l'étude des humains.

ROGER GERVAIS
Université Sainte-Anne

MATHIEU, JOCELYNE (dir.). *De l'oral à l'écrit, de l'objet à l'image. Expressions de la reconnaissance dans les francophonies nord-américaines*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Culture française d'Amérique », 2024, 350 p. ISBN 978-2-7663-0283-3.

Avec sa collection « Culture française d'Amérique », la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN) suit depuis plus de trente ans une ligne directrice

qui transcende les partages disciplinaires. Ça et là, l'ethnologie a apporté sa pierre à l'édifice : culture populaire et tradition, contes et littérature orale, interculturalité, patrimoines et musées, fêtes et rituels, mises en scène des attachements communautaires ont tous éclairé, grâce à des ethnologues confirmés ou émergents, la construction d'une culture française en Amérique.

Jocelyne Mathieu poursuit cette belle entreprise avec un ouvrage collectif issu d'un séminaire de la CEFAN qu'elle a offert à l'automne 2020. Les dix-sept contributeurs et contributrices s'intéressent à « des récits qui sont transférés de l'individu à la collectivité soit par la parole, l'image ou l'objet » (p. 7). En devenant les porteurs de référents culturels, ces derniers acquièrent un rôle majeur dans les dynamiques de transmission et de reconnaissance, postule la professeure à l'Université Laval.

Le livre s'ouvre sur un texte de l'historien Alain Roy sur la « vitalité mémorielle » de Maillardville, en Colombie-Britannique. Avec ce concept, l'auteur veut souligner que les données démographiques et sociolinguistiques ne sont pas le seul indicateur de vitalité d'une communauté francophone en contexte minoritaire. Gage de son inscription dans le temps, le récit mémoriel qu'elle se donne consolide le lien social et renforce l'identité collective ; la force avec laquelle s'exprime ce récit mémoriel dépend de « la capacité d'une communauté à s'affirmer comme distincte et en même temps à soutenir cette capacité d'affirmation » (p. 15).

Ce premier chapitre a une visée programmatique en ce qu'il pose l'espace réel et symbolique touché par le recueil – la francophonie nord-américaine – et les différents domaines de la vie collective dans lesquels la mémoire d'une communauté trouve à s'exprimer. Le véritable pivot de l'ouvrage nous semble toutefois être le deuxième chapitre. Martine Roberge y réfléchit à l'épistémologie des sources orales et à la méthode ethnologique qui, ancrée dans le terrain en tant que lieu et démarche, fait advenir ces sources. Les échos de ce texte résonnent dans tous les autres grâce à l'accent mis sur le récit sous toutes ses déclinaisons : de vie, d'épisode, de pratique, d'objet, de lieu. « À partir du récit individuel, il est possible de toucher des fragments de la mémoire collective en croisant les représentations diverses qui se dégagent des souvenirs de plusieurs témoins » (p. 46).

Un des soucis de Martine Roberge est de cerner la spécificité de l'ethnologie par rapport aux autres sciences humaines et sociales. La ligne est difficile à tracer tant le recours à l'observation et au témoignage s'est multiplié : ethnohistoire, histoire orale, histoire de vie, récit de vie sont quelques-uns des termes rencontrés au fil de la lecture. Une riche revue de la littérature peine à démêler l'écheveau (Anne-Marie Paquet), tandis que le plaidoyer d'une sommité de l'histoire orale (Steven High) nous laisse avec la drôle d'impression que, au regard de leur but, mais aussi de l'inévitable matériau

archivistique qu'elles engendrent (Simon-Olivier Gagnon), ethnologie et histoire orale logent à la même enseigne.

C'est qu'une autre grande préoccupation exposée dans le livre concerne la distinction entre le fait et le récit, entre les qualités informative et expressive du témoignage. Loin de donner directement accès à la vérité, le témoignage oral ou écrit doit être vu comme une perception, comme le reflet d'une expérience. Sa validité scientifique réside dans sa qualité discursive : l'ethnologue « utilise le propos dans son ensemble pour étudier le fonctionnement de la mémoire, l'énonciation et les charges expressives de ce qui est raconté » (p. 44). C'est dans cette optique que sont approchés les souvenirs de couventines du xx^e siècle (Caroline Beaulieu), les écrits autobiographiques de gens ordinaires d'hier et d'aujourd'hui (Andrée Lévesque, Leslie Choquette) et la parole de partenaires avec lesquels travaillent les musées de société pour enrichir et documenter leurs collections (Valérie Bouchard et Valérie Laforge, Laurence Provencher St-Pierre, Joanie Roy).

Au fond, la critique et la triangulation des témoignages, dont on nous dit qu'elles sont la condition du passage de la mémoire à l'histoire, semblent moins remplir cette fonction que garantir l'efficacité de récits mis au service de la reconnaissance. Ce mot figure dans le sous-titre du livre, mais sa définition reste introuvable et l'introduction ne le problématise guère. On saisit bien un de ses sens dans la troisième partie, qui montre comment, au moyen de productions culturelles originales, des artistes affirment haut et fort leur identité francophone pour être reconnus dans le regard de l'Autre, que ce soit par les métiers d'art (Koen De Winter), la photographie (Julie Forgues), l'humour (Amélie Lantagne Mercier) ou la chanson (Sophie Pomerleau). Tout le livre est parsemé d'exemples intéressants de mise en valeur créative des expressions culturelles francophones.

À cette phase d'exploitation – ou de « propagande », comme l'appelait déjà Marius Barbeau avec ses soirées folkloriques (p. 96) –, il faut ajouter les moments où les membres d'une communauté se reconnaissent entre eux, comme quand un Acadien repère son drapeau dans les rues du Québec (Claudia Gauthier), et ceux où ils se projettent dans des expériences individuelles investies d'une portée culturelle. Médiatisation de l'intime et des émotions, prise en compte de la polysémie et de la charge affective des objets, approches participatives dans les désignations patrimoniales sont quelques mécanismes derrière cette émergence de représentations collectives.

Jocelyne Mathieu souligne à cet égard l'importance de la famille, des femmes et des collectivités localisées (p. 7). Ajoutons que plusieurs contributions sont axées sur des musées et des centres d'archives, institutions essentielles à l'invention d'« emblèmes », d'« icônes » ou d'« objets phares ». Plusieurs études de cas ont le mérite de se baser sur un travail de terrain

inédit. C'est pourquoi on regrette qu'aucune biographie des auteurs et autrices ne vienne cadrer la relation d'enquête et la « rencontre des subjectivités » (p. 65) censées façonner la cueillette des sources orales.

BENOIT VAILLANCOURT

Université du Québec à Montréal

MOOG, PIERRE-EMMANUEL. *Dans la fabrique des contes de Perrault*. Paris, Classiques Garnier, 2024, 412 p. ISBN 978-2-406-16093-9.

« Si Peau d'âne m'était conté / J'y prendrais un plaisir extrême, / Le monde est vieux, dit-on : je le crois, cependant / Il le faut amuser encor comme un enfant » (Jean de La Fontaine, *Le Pouvoir des fables*). Hélas, on est en droit de douter que le fabuliste eût le temps de jouir du « plaisir extrême » de lire le conte de Perrault paru en 1694, car il tomba gravement malade en 1692, reçut l'extrême-onction en 1693 et s'éteignit en 1695. Mais soyons positifs et imaginons qu'on le lui a lu pour lui annoncer que son souhait a été exaucé comme il sied dans la logique des contes de fées. La cause est entendue, et la moralité de la fable l'affirme explicitement : au Grand Siècle, contes et fables sont destinés avant tout aux enfants et, par association, à ce grand enfant qu'est le peuple qu'il faut éduquer et divertir quand ce n'est pas le divertir tout en l'éduquant. Cette association conte et enfance est aussi vieille que l'apparition de la littérature. Les lettrés écrivaient d'abord pour être lus par ceux de leur chapelle et plus largement par les milieux éduqués tout en daignant s'adresser aux enfants en se missionnant de leur inculquer quelques moralités consensuelles. Les recherches ethnologiques ont mis à mal cette vision par leurs cueillettes dans les milieux populaires. Les enfants écoutent les contes en compagnie de leurs parents et c'est à cette occasion qu'ils les retiennent pour mieux les raconter, une fois devenus adultes. Et si par hasard quelques récits s'adressent à eux, ils ne présentent pas toujours le caractère lénifiant qu'une certaine mentalité actuelle veut bien leur conférer. Perrault, homme de son temps, participe de cette conception : « Pour Perrault, [...] les destinataires des contes, ce sont les enfants, et leurs destinataires, les pères, mères, grands-mères, nourrices, qui agissent dans un dessein pédagogique » (Nicole Belmont, *Poétique du conte*, p. 29). Ce malentendu qui perdure, Nicole Belmont en retrace la genèse dans le passage de l'oral à l'écrit. Les contes ne sont pas « pour » les enfants, poursuit-elle, ils sont « comme les enfants ». La bonne fortune de ceux de Perrault est telle qu'elle a rendu indissoluble cette association. Son style épuré, sa prosodie fluide, son économie lexicale surtout présente dans les contes en prose, à une époque où certains écrivains usaient de la période, du style fleuri et de la richesse lexicale, ont contribué